

allait elle aborder, on l'ignorait, mais tout le monde craignait les écueils.

* * Je m'arrête dans mes citations, mais elles étaient nécessaires.

Je résume et j'arrive à la solution tant vantée par le docteur de l'an 2000, et si facile à trouver, d'après lui.

Cette solution consiste en :

1o. Suppression ou limitation du capital industriel par l'abolition de l'héritage du numéraire et du salariat, par la concentration entre les mains de l'Etat de toutes les branches de l'industrie et du commerce.

2o. Application aux professions civiles du service militaire universel et obligatoire.

Bigre ! ce n'est pas seulement une évolution, c'est une révolution complète !

L'Etat possède tout, absorbe tout, quitte à distribuer ou plutôt répartir ses richesses entre tous les citoyens. C'est très clair pour l'auteur.

Voyons maintenant ce que c'est que l'armée des soldats citoyens.

Il n'y a ni exemptions, hormis celles qui résultent de l'incapacité physique, ni remplacement d'aucune sorte.

Jusqu'à vingt et un ans, tous les jeunes gens sont instruits, indistinctement aux frais de l'Etat. A vingt et un ans, on entre dans l'armée du travail et l'on y reste jusqu'à quarante-cinq. Pendant les trois premières années, le jeune conscrit est employé, au gré de ses supérieurs, à diverses besognes manuelles, notamment à celles de domestique, qui ne sont plus considérées comme avilissantes ni inférieures ; beaucoup de membres de l'Institut ont débuté par être garçons de café. Ensuite il est employé suivant ses aptitudes spéciales et le soldat industriel avance, comme dans l'armée militaire d'aujourd'hui, d'après ses notes et ses états de service. Les officiers subalternes sont désignés par le général de chaque corps ; les grades supérieurs, depuis celui de général jusqu'à celui de président de la République, sont donnés à l'élection ; le droit de suffrage et l'accès aux fonctions publiques sont réservés aux travailleurs traités, c'est-à-dire aux citoyens qui ont passé quarante-cinq ans, âge auquel le citoyen est définitivement libéré du service industriel.

Voilà en quelques mots le système de M. Bellamy.

A première vue, il semblera assez séduisant tout particulièrement à l'ouvrier qui, après avoir peiné longtemps, arrive à la vieillesse sans avoir de pain assuré pour le peu de jours qui lui restent à vivre ; mais, si originale que soit cette idée, c'est évidemment une utopie quand on l'applique à la société toute entière.

Mais que devient la liberté dans tout cela ? En théorie, c'est très joli, mais en pratique que deviendra cette pseudo-solution du grand problème social ?

Pour moi, je ne vois dans tout cela qu'une idée étrange sortie du cerveau d'un homme qui n'use pas tout le carbone qu'il ingère ; c'est le produit de la fumée d'une grande ville, produit qui ne pousse pas à l'air libre, fort, vivifiant des campagnes. Allez demander au cultivateur ce qu'il en pense ?

Néanmoins, c'est une idée bien exposée, originale, je le répète et qui a sa valeur au point de vue de l'étrangeté et il est bon qu'elle ait été mise au jour afin de pouvoir être discutée.

Qui sait si la publication de ce livre n'empêchera pas nombre de personnes qui s'occupent de questions sociales de s'arrêter plus longtemps à la contemplation de ce rêve ?

Je voudrais même qu'il fut plus connu et j'irai jusqu'à conseiller aux propriétaires du MONDE ILLUSTRE de le publier en entier.

De nos jours, tout le monde s'occupe de socialisme, tout le monde jusqu'aux empereurs et jusqu'au Pape lui-même ! mais, chacun à sa manière, bien entendu.

J'irai même plus loin que je ne l'ai fait jusqu'à présent, j'admets non seulement la possibilité, mais la probabilité d'un essai de révolution telle que préconisée par M. Bellamy, mais je crois peu à sa stabilité.

Enfin, chacun a le droit de dire son mot.

Une question ?

— Qu'a-t-on fait de tous les juifs millionnaires de New-York et de Boston, en l'an 2000 ?

Lein Ledieu

LA VIE UNIVERSELLE

A M. GUIBÉE, APRÈS L'AUDITION DE SA CONFÉRENCE
"L'ASTRONOMIE POPULAIRE"

Mort et désert, à quoi pourrait servir un monde ?
Dans l'espace il n'est point de planète inféconde.
Qu'un astre soit brillant, éteint ou rallumé,
Le germe de la vie est en lui renfermé.
Le rapide soleil, l'étoile la plus lente,
Tout ce qui trace au ciel sa courbe étincelante,
Eternellement vit, meurt, revit tour à tour,
Et, s'il n'est pas peuplé, le sera quelque jour.
Oui, la vie est partout ; c'est une loi suprême.
Regarde : trouve un coin de la terre elle-même
Où ne pullulent pas des flots d'êtres vivants !
Tout n'est-il pas fécond, les bois, les mers, les vents ?
Sous l'herbe et dans le sol, sur l'arbre et sous la feuille,
Dans la fleur qui s'entr'ouvre ou le fruit que l'on cueille,
Grouille la vie, au fond des eaux, et dans les airs....
Et maintenant veux-tu que des astres déserts,
Lorsque de se peupler sous les ciels sont avides,
Roulent dans l'infini comme des berceaux vides !

HENRI ROULLAUD.

5 février, 1891.

EN PASSANT !

Comment en un vil plomb, l'or pur s'est-il changé ?

Comment la tendre Hermance, de doucereuses habitudes, est-elle devenue tout à coup maligne, oh ! mais maligne au point de se brouiller avec les *vaillants étudiants* et de leur monter une niche ?

— Comment la malice s'est-elle infiltrée dans ce cœur d'où émanaient jadis les plus beaux sentiments de tendresse et de sympathie ? Par quel revirement inexplicable a-t-elle jeté aux ormes sa douceur et sa mansuétude pour se saisir d'un fouet et cingler ceux pour lesquels sa belle âme a dû éprouver, je n'en doute pas, un doux tressaillement ! *Ut fata trahunt ! ! !*

François Ier n'avait-il pas raison de dire un jour :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

Quelle faute a donc provoqué l'indignation de ce nouvel apôtre de l'honneur ? Quels imprudents ont mis en éveil cette sentinelle avancée de la renommée des Universités ? Ah ! j'y suis, elle même nous l'apprend : c'est la démonstration faite au Queen's Hall, le 26 janvier 1891, qui lui a donné sur les nerfs. Le roulement des *tambours* et la voix des *trompettes* lui ont tant et si bien fatigué la tête, que la pauvre fille s'est fâchée toute rouge. " Pourquoi, s'écrit-elle tout à coup, par la voix du MONDE ILLUSTRE, troubler le silence et le repos des honnêtes gens pour aller décorer un homme sans mérite, sans valeur, etc., etc."

Ainsi, quand l'univers tout entier montre le cas qu'il fait de Louis Cyr, en le proclamant " l'homme le plus fort du monde," Hermance, qui " s'est fourré un doigt dans l'œil jusqu'au coude," voit tout en petit, ou plutôt ne voit pas du tout la distinction honorifique de cet homme. Et partant, ceux qui se sont mis en tête de prouver qu'il était une illustration nationale sont réputés peu scrupuleux sur l'article des convenances.

Pour ne pas ennuyer le lecteur par des réditifs, j'expliquerai en peu de mots que la présence des étudiants au Queen's Hall n'avait rien de déshonorant et ne méritait pas la censure. Ils n'ont fait que leur devoir en donnant un témoignage d'estime à un de leurs compatriotes qui est sur le chemin de l'illustration, portant sur ses larges épaules la renommée de la nationalité.

Quoi ! vous vous morfondiez. Hermance, à chercher la valeur, le mérite du héros du 26 janvier, n'en prenez plus soucis, je vais vous les donner en deux mots.

Louis Cyr, doué d'une constitution solide et d'un robuste tempérament, colosse à la taille *Samsoniennne*, aux reins résistables, aux bras musculeux, a su par un travail *intelligent* (sic) ; une patience opiniâtre, une énergie jamais rebutée, perfectionner, décupler ces qualités naturelles. Par le travail raisonné qu'il fit de la machine humaine, il y dévoila des secrets de force et de vitalité, en l'assujettissant à un régime sévère pour lui donner de l'expansion et du développement. Tous les jours par des exercices variés et rudes, sa puissante osature acquérait un nouveau degré de vigueur, ses nerfs devenaient plus élastiques, ses muscles et ses tendons fonctionnaient avec plus de facilité. Tout chez lui se transformait sous le travail des expériences quotidiennes. Bientôt ses efforts furent couronnés du plus heureux résultat—sans renverser d'un doigt le mouvement de rotation du globe terrestre—il étonna le monde par ses tours de force. Que dis-je, il lança des défis aux quatre coins de la terre, et toujours ses rivaux confessaient sa supériorité en l'appelant le *Champion*. Où est donc le mal ?...

Le mérite ne se juge pas dans les muscles, dites-vous, Hermance,.... Prenez-garde, vous énoncez là un principe qui fournit matière à contestation ; sans doute, comme matière inerte, les muscles ne peuvent faire grand chose, mais en autant que la raison préside à l'accomplissement de leurs fonctions, c'est une toute autre affaire, car n'allez pas croire que le mérite a son seul siège dans la connaissance des sciences et des lettres, ce serait une bien mauvaise note à votre acquis....

Avouez donc avec moi, Hermance, que vous avez perdu là une belle occasion de ne rien dire : il aurait été si facile de ne souffler mot, et de ne pas risquer de compromettre l'opinion qu'on s'était faite de vous. Pourquoi ne pas employer vos talents à faire connaître notre mérite, plutôt que de vouloir rabaisser le niveau de caractère de notre nationalité ? En supposant même que tout ceux qui se sont rendus au Queen's Hall aient commis un crime de lèse urbanité, votre devoir à vous, discrète créature, était de ne pas ébruiter ce fait aux quatre vents du ciel. L'excès de zèle fut toujours préjudiciable.

Quant aux *vaillants étudiants*, laissez-moi vous dire qu'ils sont enchantés de la bienveillante attention que vous leur portez. Ils étaient loin de s'attendre à trouver sur leur chemin une protectrice aussi jalouse de leur bonne renommée. Forts de cet appui, ils marcheront désormais d'un pied ferme, le front haut, dans le droit sentier de l'honneur. Donc, merci !

UN ÉTUDIANT.

MŒURS ET PAYSAGES

A Mlle MARIE-LAURE

Lecteurs, avez-vous lu la petite étude dont je prends le titre pour cet article ? En la lisant, ne vous êtes-vous pas dit : C'est gentiment peint, cette miniature ?

Si non, vous avez eu tort, si oui, soyez des nôtres, car je viens, au nom de mes amis, lui offrir un petit bouquet de *félicitations*.

Elle le mérite. Ses *Mœurs et paysages*, écrits avec une plume légère et brillante, particulière aux canadiennes littérateurs, a toutes les qualités agrémentées de toutes les minuscules défauts de notre sexe. La grâce, l'aisance, le naturel s'y coudoient de la manière la plus franche.

Continuez, Marie-Laure, et faites que nous vous lisions souvent.

JOSÉPHINE BERTHE.

Lu sur l'album d'un fonctionnaire :
Les gens malades suivent un traitement ; les fonctionnaires ont un traitement qui les suit.
On a donc tout avantage à être fonctionnaire.
C'est pourquoi je le suis.